

bien des souvenirs de rhétorique qui depuis longtemps se sont enfuis sur l'onde fugitive du temps. Elle nous rappelle encore cette épée redoutable qui planait autrefois sur Jérusalem.

Nous avons cru remarquer que M. Arago désire renverser les observations que nous faisons dernièrement au sujet de la cuillère. Au point de vue de la question, sa correspondance se résume à deux objections : l'une sur l'inégale dilatation, l'autre sur l'explication du phénomène de la cuillère.

Ce bon monsieur se fait illusion en disant que nous avons voulu lui faire rendre compte de toute les causes concourantes et adéquates du phénomène. L'impossible n'est jamais requis... Mais nous croyions (O erreur !) pouvoir faire remarquer qu'une cause n'est pas la cause principale d'un phénomène, sans inclure dans cette remarque l'exigence de toutes les causes qui concourent à sa production.

L'explication de M. Arago n'est pas complète puisqu'elle n'est pas suffisante pour expliquer le problème dans la plupart des cas.

Si M. Arago admet que l'inégale dilatation n'est qu'une cause secondaire dans la rupture d'un verre sans l'action de l'eau bouillante, nous sommes d'accord sur ce point. Si, au contraire, il nie cette assertion, voilà notre raisonnement.

La cause principale d'un phénomène, est celle qui le peut produire seule, et qui se trouve la première dans l'ordre des causes qui s'y rapportent.

Il est évident que dans notre problème, la dilatation au moment où l'eau est versée, se fait sentir sur la paroi intérieure. Or, que cette dilatation soit égale ou inégale, il est clair que les parties dilatées acquièrent un volume plus grand. Et comme ce volume augmente l'intérieur et que l'extérieur, faute de conductibilité, est encore à la même température, la rupture du verre est inévitable.

L'inégale dilatation ne peut être la cause principale puisqu'elle vient elle-même du manque de conductibilité. Si la dilatation de toutes les parties du verre pouvait se faire instantanément ce dernier ne se briserait pas. Donc la cause principale du phénomène est la trop lente conductibilité du verre.

D'après M. Arago "la cause première de la rupture du verre est la chaleur." La chaleur ! Mais il s'agit de savoir pourquoi un verre se brise sans l'action de l'eau bouillante !... Voilà une pétition de principe, qui est, nous l'avons, pleine d'ingénuité, mais qui jette bien peu de lumière sur la question !

Nous ignorons si notre savant ami veut rire en faisant la longue énumération des conditions requises pour verser l'eau dans le verre. Certes, personne ne contestera que suivre de telles conditions prendrait un temps beaucoup plus que suffisant pour refroidir l'eau complètement.

Mais avec la condition sine qua non donnée dans la première correspondance

de M. Arago, la rupture est certaine. En effet, il est évident que, seules les molécules qui auront perdu une partie de leur calorique, pourront faire éviter la rupture du verre. La chute de l'eau dans le verre (même si elle est versée sur la cuillère) ne peut prendre qu'un très court moment. Or dans ce très court moment, il arrive de deux choses l'une : ou le calorique peut se transmettre entre les molécules et alors celles qui auront été en contact avec la cuillère pourront soutirer autant de calorique des molécules voisines ; ou la calorique ne peut se transmettre, et alors les molécules qui auront été en contact avec la cuillère pourront seules concourir à la préservation du verre.

Or les notions les plus élémentaires sur les liquides suffisent pour faire comprendre que la cuillère, en vertu de l'adhésion, conservera à sa surface les molécules qui l'auront touchée ou les retardera dans leur route. Et celles qui n'ont pas perdu du calorique, n'étant pas retardées, arriveront assez tôt pour produire la rupture du verre.

Donc il faut recourir à une autre explication plus satisfaisante. Nous craignons d'abuser de la bonté de l'Abcille en essayant de donner aujourd'hui cette solution.

Veillez agréer etc.

BELZÉBUTH.

La neige.

A monsieur Alphonse R.

Tu me demandes, mon cher ami, des nouvelles de notre docteur Ambert ; nous ne le verrons plus. Dieu a rappelé à lui cette âme énergique et farouche, qu'il fallait si bien connaître pour en mesurer la vraie grandeur. Ainsi disparaissent l'un après l'autre les derniers témoins de notre enfance, et leur mort ne nous laisse d'eux qu'un souvenir qui s'efface vite en s'éloignant. Quatre-vingt-quatre ans d'une vie occupée sans relâche à faire le bien, ont encore moins usé ce dernier type d'une génération géante, qu'une conscience secrètement troublée ; dont mille actions généreuses n'ont pu étouffer les cris. Cet homme, qui a mis au service du genre humain souffrant une rare intelligence ; cet homme qui a pris corps à corps pour lutter contre elles et les vaincre souvent, les plus effroyables épidémies de ce siècle, le choléra de 1832, la petite vérole 1870, la peste de la Mecque et la fièvre jaune de la Guyane, cet homme, sauveur de tant d'hommes et devant qui la Mort tremblait, était un... Mais, non le mot se refuse à tomber de ma plume, et quand tu sauras son secret, tu seras de mon avis.

Tu te le rappelles au siège de Paris, cherchant avec avidité des blessés à soigner, sur l'épais tapis de neige de la tranchée où grolottaient tes mobiles.

— Vous ici, docteur ! t'écries-tu. Ce n'est pas votre place ; vous faites là plus que votre devoir.

— Je dois faire plus que mon devoir, te répondit-il, avec ce singulier regard

semblant compléter ses paroles d'un sens mystérieux.

Il y a huit jours, je reçus avis qu'il voulait me parler. Je le trouvai seul, à sa coutume, assis devant sa cheminée, dans le grand fauteuil où l'âge a cloué, depuis deux ans, ce corps robuste et ce tempérament de fer. Les yeux fixés sur le foyer, plongé dans sa rêverie, il paraissait lire dans les tisons, comme tous les habitués du coin du feu. Il ne m'entendit pas entrer ; je dus m'approcher de lui.

— Ah ! c'est vous, mon cher enfant ?.. Je suis bien aise de vous voir.

Il se leva. Je fus frappé de sa maigre qui allongeait encore sa taille extraordinaire. Ses yeux creux brillaient d'une éclat maladif, il chancelait en marchant, et sa vigueur naturelle semblait domptée par la rupture d'un des rouages intérieurs de la vie. Nous échangeâmes les compliments d'usage, puis il continua simplement.

— Mon ami, je sens, je sais que je vais bien tôt mourir. N'ayant jamais eu d'autre médecin que moi-même, je me suis consulté et n'ai pas voulu me cacher la vérité. En ce moment, je m'occupe de ma conversion — et son doigt me désignait une *Imitation* ouverte sur la cheminée ; — j'ai fort à faire, mais avant de confier à notre digne curé la tâche de lire dans ma conscience et de l'habiller de blanc, s'il le peut, j'ai conçu le projet de vous faire, à vous, ma confession.

— Votre confession, docteur ! elle peut se résumer en trois mots : presque un siècle de dévouement, de charité, de...

— Attendez pour me juger.

— Mais à quoi bon ?

— Je vous en prie. Prenant son front dans sa main amaigrie, en relevant d'un geste ses cheveux blancs :

— Ça soulage dit-il à voix basse.

Je m'installai de l'autre côté du foyer, dans un de ces vieux voltaires que tu connais, j'allumai un cigare, et il commença.

(à continuer.)

Conditions de ce Journal.

L'Abcille paraîtra autant que possible une fois par semaine. Le prix de l'abonnement est 75 centimes pour les élèves des maisons d'éducation et \$1.00 pour les autres abonnés, invariablement payable d'avance. Cependant les étudiants des séminaires et collèges pourront payer en trois versements, l'un à la rentrée des classes, l'autre à Noël, et le troisième à Pâques.

Toute lettre d'abonnement, correspondance, etc., doit être adressée à M. E. Roy, Petit Séminaire de Québec, agent général de l'Abcille.

Agents : à la petite salle, M. L. Fortier ; chez les externes, MM. S. Jolicoeur et C. Couet ; à Ste-Anne, M. G. Goudreau ; à Sorel, M. O. Bédard ; à Nicolet, M. F. Cormier ; à Ste-Thérèse, M. J. Lord ; à Chicoutimi, M. E. Gagnon ; à St-Hyacinthe, M. A. Guertin ; à Rimouski, M. J. Rioux ; à l'Assomption, M. A. Marsolot, au collège de St-Laurent, M. Z.-N. Blais.